

« Je suis bien plus que mon passeport »

Wilfried N'Sondé nous offre un western du XVI^e siècle entre Afrique, Brésil et Europe qui en dit beaucoup sur notre monde



roman
Un océan, deux mers, trois continents

WILFRIED N'SONDÉ
Actes Sud
272 p., 20 €
ebook 14,99 €

ENTRETIEN

Nsaku Ne Vunda naît vers 1583 sur les rives du fleuve Kongo. Il est orphelin, élevé dans le respect des ancêtres, éduqué par les missionnaires, baptisé Dom Antonio Manuel et ordonné prêtre. Un type bien. Voilà pourquoi le roi des Bakongos l'envoie à Rome pour devenir son ambassadeur auprès du pape. Il embarque

sur un navire à Luanda. Mais celui-ci fait le trajet du Brésil avant de revenir vers l'Europe. Il transporte des esclaves. Nsaku Ne Vunda subit bien des souffrances à voir ses frères ainsi torturés et n'a de cesse de parvenir à être leur avocat auprès du pape. Mais le voyage n'est pas sans embûche ni traquenard. Et la papauté a, semble-t-il, bien d'autres choses à penser... C'est une histoire vraie. Dom Antonio Manuel a bien vu le pape Paul V à Rome. La preuve de sa présence au Vatican réside dans une fresque au Quirinal et dans un buste, appelé Nigrita, dans l'église Santa Maria Maggiore.

De cette histoire, Wilfried N'Sondé a fait un roman d'aventures, avec des pirates, des méchants, l'inquisition, dans lequel Nsaku va être malmené et confronté aux humiliés de son temps : esclaves, serfs, femmes, pauvres, homosexuels, hérétiques, orphelins, juifs... Il

en arrive même à douter de Dieu. Mais il dispose d'une inépuisable réserve de compassion et d'amour. Ce roman picaresque est une formidable source de poésie, de foi en l'homme, de sincérité. On perd pied devant les vicissitudes de l'homme tout au long du récit. Mais on retrouve toujours, grâce au personnage et à son auteur, l'exaltation de la fraternité et de l'espérance. Et un regard tout à fait singulier sur le monde de son époque et par écho sur le nôtre.

Esclavage, fous de dieu musulmans et catholiques, appât du gain du roi du Kongo comme des négriers... C'est une dénonciation tous azimuts ?

C'est le fruit de ma documentation et de l'observation. Je me mets dans le regard du prêtre qui, lui, voit ça et le dénonce. Il nous fait part de sa surprise et de sa douleur. Mais ce n'est que son interprétation. L'une des difficultés de ce roman c'était, comme je l'ai écrit à la première personne, de sortir de mon interprétation et de rester le plus proche de ce qu'aurait été la sienne.

L'histoire de ces régions, inconnue en Europe, c'est un vivier important pour un écrivain ?

Il faut avoir le temps pour que je vous parle de moi. Ce n'est ni un mot, ni une nationalité, ni un continent qui vous permettra de savoir qui je suis. Je suis beaucoup de choses bien plus intéressantes que mon passeport. Voyez, pour passer de Nigrita à Nsaku Ne Vunda, pour avoir une idée de qui était cet homme, il vous a fallu lire 272 pages...

Précisément, c'est étonnant, pour nous, de voir Nsaku à la fois faire ses prières à son dieu catholique et ses libations aux ancêtres.

Si vous connaissiez ma mère... J'ai grandi dans cette pratique de la spiritualité. Moi-même je verse aussi ma libation, ma femme trouve ça débile. C'est normal. Ça ne demande pas une adhésion intellectuelle. En termes de littérature, de construction d'un roman ou d'une trame, c'est un univers fantastique. Les éléments spirituels, les fantômes, ça vous permet d'enrichir le texte. Tous les éléments spirituels deviennent des ponts pour le fantastique qui nous emmènent autre part, qui nous permettent de sortir de la cale ou de la cellule. Les histoires re-

latives à l'Afrique ont un fort potentiel romanesque.

Nsaku Ne Vunda souffre beaucoup, pour lui et pour les autres. Mais il garde toujours l'espérance.

Le pessimisme est un luxe. L'espérance, c'est très fort, important, fondamental. Voyez, Nsaku est mort en 1608 mais il revient en 2018. On consulte son nom sur internet, on va voir son buste à Rome. Il n'est plus Nigrita, le Noir, il retrouve son nom et son histoire.

C'est votre cinquième roman et vous analysez toujours la condition de l'exilé.

Oui. Sauf que ce n'est pas un exil, c'est un voyage. Ce jeune homme sort de son village et découvre le monde. Les horreurs mais aussi l'amitié, la lumière. La confrontation avec l'autre est quelque chose de fondamentalement bénéfique. Je pense qu'il y a plus de vertu dans le mouvement que dans l'enracinement.

Vous êtes né à Brazzaville, avez grandi en France, avez séjourné 25 ans à Berlin et vivez aujourd'hui à Paris. Quelle est votre identité ?

Il faut avoir le temps pour que je vous parle de moi. Ce n'est ni un mot, ni une nationalité, ni un continent qui vous permettra de savoir qui je suis. Je suis beaucoup de choses bien plus intéressantes que mon passeport. Voyez, pour passer de Nigrita à Nsaku Ne Vunda, pour avoir une idée de qui était cet homme, il vous a fallu lire 272 pages...

Propos recueillis par
JEAN-CLAUDE VANTROYEN

A la Foire samedi et dimanche



Le buste de « Nigrita », à Santa Maria Maggiore. © D.R.

Non, le roman-photo n'est pas ringard



essai
Pour le roman-photo

JAN BAETENS
Les Impressions Nouvelles
256 p., 23 €

Le roman-photo, vous vous rappelez ? Vos mères et vos grands-mères ont adoré. *Nous Deux, Femmes d'Aujourd'hui...* Les années 50 et 60 ont boosté ce genre hybride, entre roman et photo, à côté de la BD et du ciné-roman. Un genre le plus souvent méprisé, vilipendé : trop populaire, trop sentimental, trop tout. Le poète, essayiste, professeur et critique belge Jan Baetens prend le contre-pied de tout ce qu'on a écrit sur le roman-photo depuis cinquante ans : il le défend, propose de découvrir des auteurs du nouveau roman-photo comme Marie-Françoise Plissart, Sophie Calle, Suky Best, s'engouffre dans le sillage des romans-photos contemporains utilisés particulièrement en journalisme, dans des revues comme *XXI* ou *24 h 01*.

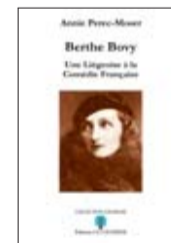
Le roman-photo aujourd'hui ? D'abord, *Nous Deux* tire toujours à 220.000 exemplaires par semaine. Ensuite on voit surgir un éventail de nouvelles créations. *286 jours*, par exemple, de Frédéric Boilet et Laia Canada, un journal qui propose le regard croisé de deux amants qui se photographient l'un l'autre. Ou le *Café matinal* de Lia Rochas-Paris, un roman-photo au cœur de la culture branchée, à voir sur le net. Ou encore *La fissure* de Carlos Spottorno et Guillermo Abril, reportage sur des réfugiés en Méditerranée.

Où va le roman-photo ? Vers la littérature, les arts visuels, le journalisme, ailleurs encore ? Jan Baetens l'ignore. Mais il est persuadé que le roman-photo a un avenir. Son livre le montre avec passion.

J.-C. V.

A la Foire le dimanche

Une Liégeoise à la Comédie-Française



biographie
Berthe Bovy
*
ANNIE PEREC MOSER
Le Coudrier
130 p., 18 €

Qui connaît encore le nom de Berthe Bovy ? Pourtant, cette Liégeoise devint une des grandes comédiennes de la Comédie-Française, qu'elle dirigea même. Elle y a joué une soixantaine de pièces, elle a aussi joué dans une soixantaine de films, muets d'abord, parlants ensuite et dans huit téléfilms, plus tard. Elle était née en 1887 à Liège. Elle est morte en France en 1977, à 90 ans.

Ce fut une forte personnalité. Volontaire : elle est engagée à la Comédie-Française à 20 ans. Passionnée : elle devint une star. Jamais oubliée de son pays natal : elle revint souvent en Belgique pour interpréter des rôles du théâtre wallon, dont des pièces écrites par son père, Théophile. Elle fut mariée trois fois. La dernière avec son grand amour Pierre Fresnay. Mais jamais vraiment heureuse en amour : Pierre la quitta pour Yvonne Printheim. Annie Percec Moser fait un portrait intéressant mais un peu convenu. On aurait aimé plus de vivacité dans l'écriture. D'autant que Berthe était réputée pour son esprit. « C'était une petite personne mince, active, menue comme une fourmi, tout en nervosité », écrit une critique du *Figaro*. Une petite dame au regard brûlant d'intelligence et de force de caractère.

J.-C. V.

A la Foire le samedi et le dimanche.



« J'avais à cœur d'écrire un livre qui soit à la fois une réflexion sur des sujets graves et une aventure de lecture. » © LEGATTAZ.

Elvis Cadillac en Normandie



roman
Le rocker en pantoufles
**
NADINE MONFILS
Fleuve
224 p., 17,90 €
ebook, 12,99 €

Nadine Monfils n'abandonne jamais rien. Ni les expressions de Belgique qu'elle a importées à Montmartre et dans ses séries policières loufoques ni les artistes qu'elle apprécie. Aux premières comme aux seconds, elle consacre des notes dans lesquelles elle tutoie ses lecteurs parce que, écrit-elle, « je considère d'emblée ceux qui s'intéressent à mes livres comme des gens intelligents, merveilleux, formidables et fabuleux comme Amélie Poulain ou l'inventeur du tire-bouchon ». Elle ne lâche même pas les personnages rencontrés dans des livres précédents. Elvis Cadillac, le héros de la série en cours, croise Mémé Cornemuse dans *Ice-*

cream et châtements (1), roman au terme duquel le sosie belge de Presley quitte les Marolles pour s'installer à Montmartre où a vécu, lui dit-on, « le célèbre commissaire Léon, un flic qui tricotaient en cachette ».

C'est donc de Paris qu'il se prépare à partir dans sa longue Cadillac rose pour aller chanter à Dives-sur-Mer, en Normandie, où est enterré un fan d'Elvis Presley. Il n'est pas fâché de s'éloigner de Bouli, son manager. Celui-ci le harcèle parce qu'il l'a inscrit aux auditions de « The Voice » et comprend mal pourquoi son poulain apprend la nouvelle sans enthousiasme. Elvis Cadillac n'a pas la folie des grandeurs : « Il aurait préféré chanter dans des petites salles de patronage plutôt qu'à Bercy s'il en avait eu l'occasion. » Il est resté simple alors que Bouli, lui, rêve de succès...

Il y a un mystère là-dessous

A Dives-sur-Mer, le jour de l'enterrement, surprise : ils ne sont que quatre dans l'église, en comptant le curé, Elvis

et le cadavre. Une seule femme pour accompagner le défunt. Duquel, par ailleurs, les villageois ne semblent pas



L'habituelle fantaisie de Nadine Monfils. © MÉLANIE AVANZATO.

beaucoup vouloir parler. Parce qu'ils le connaissent peu ou parce qu'ils ne l'aimaient pas ? Il y a un mystère là-dessous. Quand on a lu les deux premiers volumes des enquêtes très personnelles d'Elvis Cadillac, on devine qu'il va avoir envie de le percer. D'autant plus qu'il y a, dans un passé récent, la mort de deux adolescentes, l'une décapitée, l'autre éventrée, dont les corps ont été retrouvés dans une balise à proximité des falaises.

En s'intéressant à la personnalité du disparu, soupçonné du double meurtre, Elvis Cadillac ouvre une boîte de Pandore – une expression que la romancière aime bien. L'affaire est bien plus complexe qu'il y paraît. Nadine Monfils prend soin des articulations d'un récit qui conduit de rebondissement en rebondissement sur un rythme qui s'ajoute à son habituelle fantaisie.

PIERRE MAURY

(1) Réédité en poche : Pocket, 224 p., 6,30 €
A la Foire du vendredi au dimanche